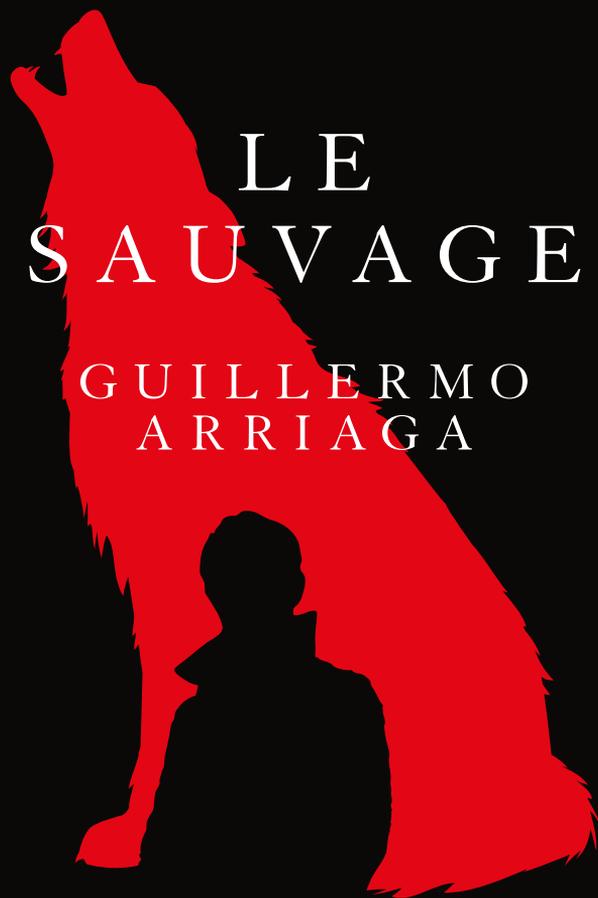


PAR LE SCÉNARISTE  
D'AMOURS CHIENNES, 21 GRAMMES  
ET BABEL



# LE SAUVAGE

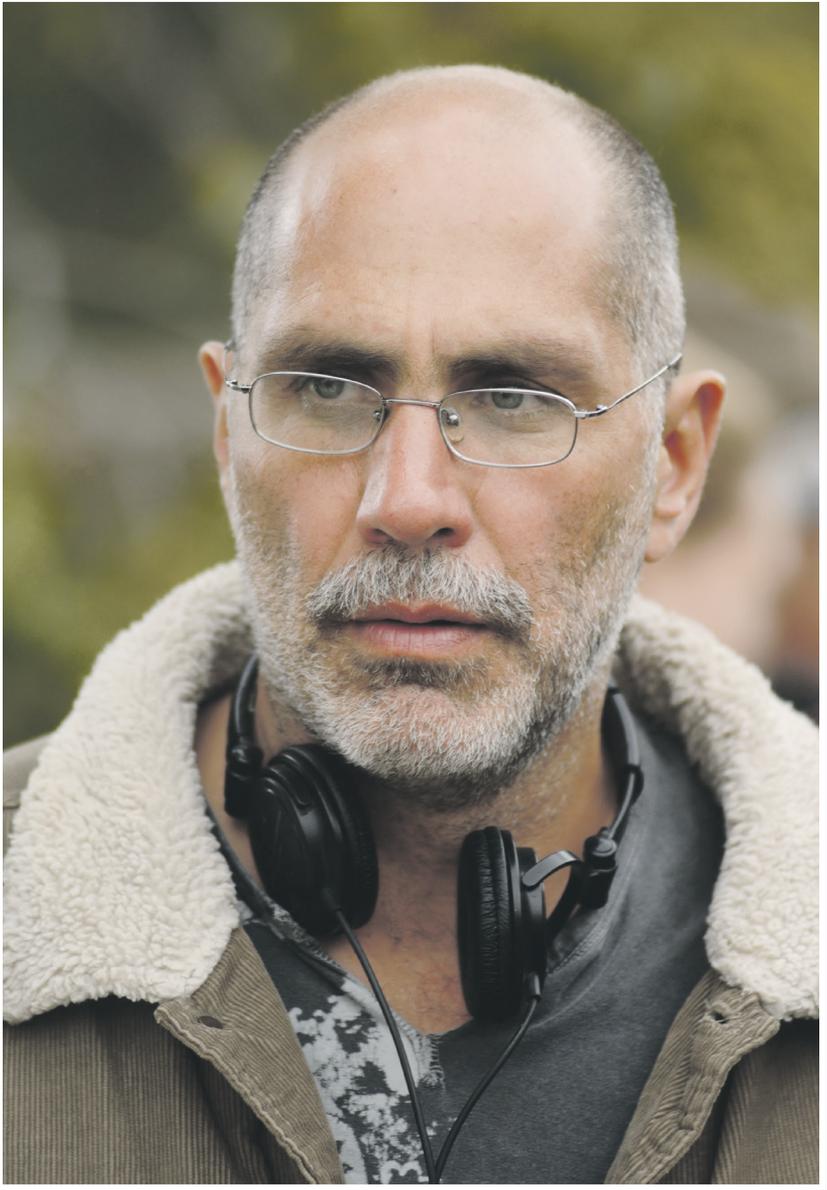
GUILLERMO  
ARRIAGA

Du Mexico des gangs aux plaines glacées du Yukon

Une vengeance implacable

Une épopée magistrale

**fayard**  
littérature  
étrangère



GUILLERMO ARRIAGA  
© Richard Foreman, 2929 Productions

À PROPOS DU SAUVAGE :

“Monumental.”

*TIEMPO*

“Une œuvre inoubliable.”

*VANGUARDIA*

“Sept cents pages épiques,  
puissantes et denses.”

*VANITY FAIR ITALIE*

“L’un des auteurs contemporains  
les plus puissants, intenses et originaux  
de la littérature de langue espagnole.”

*EL EXPRES*

“Une histoire mémorable,  
de celles qui ne nous quittent plus  
et finissent par se mêler à la vie même.”

*LA RAZON*

“Un auteur absolument unique.  
Un roman palpitant.”

*GUADALUPE NETTEL,*

*AUTEUR DE LE CORPS OÙ JE SUIS NÉ*

“Dans la lignée des grands romans  
de Jack London.”

*LA STAMPA*



## L' A U T E U R

Écrivain, réalisateur, scénariste, producteur et acteur mexicain, Guillermo Arriaga est l'auteur de cinq ouvrages – un recueil de nouvelles, *Mexico, quartier sud* (Phébus, 2009), et quatre romans : *Un doux parfum de mort*, *Le Bison de la nuit*, *L'Escadron Guillotine* (Phébus, 2005 et 2006). *Le Sauvage*, son dernier roman, a été couronné par le prix Mazatlán, le plus prestigieux prix littéraire mexicain. Son œuvre a été traduite en dix-huit langues. On lui doit de nombreux scénarios pour le cinéma, notamment ceux de la trilogie du réalisateur Alejandro Iñárritu : *Amours chiennes*, *21 grammes* et *Babel*. Son œuvre cinématographique a été couronnée de nombreux prix, dont le prix du scénario au Festival de Cannes pour *Trois enterrements* et l'ALMA Award du meilleur scénario pour *Babel*. En 2008, il a réalisé son premier long-métrage, *Loin de la terre brûlée*. Plus récemment, il a produit et co-écrit *Les Amants de Caracas*, Lion d'Or à la Mostra de Venise.

## LE SAUVAGE

À Unidad Modelo, dans le Mexico des années 1960, la violence est une affaire de la vie quotidienne. Pour le jeune Juan Guillermo, elle est une présence obsédante, qui l'a privé de ce qu'il avait de plus précieux : son frère Carlos, dealer de quartier, assassiné par les membres d'un gang de religieux fanatiques. Anéantis par le chagrin, ses parents meurent à leur tour dans un accident de voiture. Désormais seul au monde, Juan Guillermo n'a plus qu'une obsession : se venger des assassins de son frère.

En contrepoint de ce récit se déploie l'histoire d'Amaruq, un chasseur inuit traquant sans relâche un loup gris à travers les forêts glacées du Yukon, dans un périple qui le conduit dans les profondeurs de la folie et de la mort. Ces deux histoires, expertement enchevêtrées, forment une fresque épique intense, puissante et singulière autour d'un thème commun, la sauvagerie, et porteuse d'une vérité abrupte : la société réveille le loup sauvage qu'est l'homme en puissance.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE)  
PAR ALEXANDRA CARRASCO

ÉCRIRE *LE SAUVAGE*  
PAR GUILLERMO ARRIAGA

J'ai eu la chance de grandir à Unidad Modelo, dans le secteur sud de Mexico. D'un côté, c'était un quartier paisible et agréable, fruit d'un projet urbanistique, et proposant quantité de services de proximité : écoles, salons de coiffure, épiceries, terrains de sport, cinéma. Ses habitants étaient des tenants de la « culture de l'effort ». Des gens de la classe moyenne qui s'efforçaient d'améliorer leur situation, parmi lesquels un bon nombre de professeurs d'établissements du primaire et du secondaire publics : baptisé Unidad Modelo en tant que modèle d'aménagement urbain, le quartier avait été construit pour loger des enseignants membres du Syndicat de l'Éducation. Mais c'était aussi un quartier dur et violent : combats de chiens, drogue, couteaux, armes à feu, coups de chaînes. Les batailles rangées entre bandes rivales ainsi que les meurtres n'y

étaient pas rares. Il y avait des morts par overdose et des suicides. Des personnes polies et éduquées cohabitaient avec des vétérans de la guerre du Vietnam, des trafiquants, des membres de gangs, des voleurs de voiture. À mon sens, la combinaison idéale.

“ *LE SAUVAGE*  
EST BASÉ SUR  
DES FAITS  
RÉELS QUI  
N'ONT JAMAIS  
EU LIEU. ”

J'ai adoré appartenir à ce quartier. La rue m'a nourri d'histoires. Beaucoup d'entre elles sont racontées dans *Le Sauvage*. Mon roman n'est pas entièrement fidèle aux faits, je fais aussi appel à l'imagination et à l'hyperbole. On pourrait dire que *Le Sauvage* est basé sur des faits réels qui n'ont jamais eu lieu.

J'ai décidé de combiner différentes époques avec deux grandes histoires qui progressent en parallèle. La première est urbaine, la rue et les toits-terrasses devenant le théâtre d'une série de pertes et de morts. Il y est question d'abandon et de désirs de vengeance tenaces, mais aussi d'amour et d'amitié, de réconciliation et de survie. J'ai senti qu'il fallait un contrepoint à cette histoire urbaine. Sans l'avoir prémédité (je ne réfléchis jamais à l'avance à mes histoires, elles surgissent spontanément à partir d'événements du passé ou même de ce qui m'arrive au moment où j'écris) a émergé le récit d'un chasseur inuit qui traque obstinément un grand loup gris dans le Yukon. Cette aventure, qui se déroule dans des contrées solitaires et hivernales, m'a servi à établir un contraste et à enrichir celle qui est enracinée dans le quartier chaotique et bariolé de Mexico. Petit à petit, et à mon insu, les deux histoires se sont nourries l'une l'autre, s'entrelaçant jusqu'à leur convergence finale.

“ J'AI VOULU  
ABOUTIR  
AU ROMAN  
LE PLUS  
FÉROCEMENT  
HUMAIN  
POSSIBLE. ”

J'ai mis cinq ans à écrire *Le Sauvage*, mais une partie de ces histoires me trottaient dans la tête depuis mon enfance et mon adolescence. Elles ont grandi avec moi et ont attendu le moment opportun pour être couchées sur le papier. J'ai voulu aboutir au roman le plus férocement humain possible. J'espère que les lecteurs pourront respirer l'odeur de la rue et des steppes enneigées, qu'ils reconnaîtront des aspects d'eux-mêmes dans mes personnages et que, à force de les suivre, ils s'y attacheront. Le plus grand souhait d'un écrivain est que ses histoires imprègnent le sang et les os de ses lecteurs.

## CHAPITRE 1

### SANG

J'ai émergé à sept heures du soir après une longue sieste. On avait eu un été très chaud, trop chaud pour une ville où il faisait presque toujours froid. Ma chambre, située au rez-de-chaussée, avait été construite par mon père en panneaux d'aggloméré à côté des toilettes réservées aux invités. Une pièce aveugle, éclairée par une ampoule nue qui pendait au plafond. Un lit, un petit bureau.

Les autres chambres se trouvaient à l'étage. J'entendais tous leurs va-et-vient, leurs voix, leurs pas, leurs silences à travers les cloisons d'à peine deux centimètres.

Je me suis réveillé en nage. J'ai ouvert la porte de ma chambre et je suis sorti. Ma famille au complet se trouvait à la maison. Installée sur notre canapé marron, ma grand-mère regardait un jeu télévisé sur un poste énorme qui occupait la moitié du séjour ; ma mère préparait le dîner dans la cuisine, tandis que mon père, assis dans la salle à manger, examinait des brochures en prévision de leur voyage. C'était la première fois que des membres de notre famille allaient survoler l'Atlantique : mes parents partaient pour Madrid le lendemain matin, début d'un périple de deux mois à travers l'Europe. Accroupi, mon frère Carlos, de six ans mon aîné, caressait King, notre chien, un boxer fauve aux babines lézardées d'une grande cicatrice sur le côté gauche, souvenir d'un coup de couteau planté par un ivrogne quand il était chiot, parce qu'il lui avait sauté dessus juste pour jouer. À l'intérieur de leur cage, nos perruches australiennes Whisky et Vodka sautillaient nerveusement d'un perchoir à l'autre en attendant que ma grand-mère les recouvre d'un drap afin qu'elles puissent s'endormir.

Ce tableau de ma famille au réveil de ma sieste me revient souvent en rêve. C'est la dernière fois que je l'ai vue réunie. Ils allaient tous mourir au cours des quatre années suivantes. Mon frère, mes parents, ma grand-mère, King et même les perruches.

La première disparition, celle de mon frère Carlos, est survenue vingt et un jours après ce fameux soir. À partir de là, une avalanche de morts s'est abattue sur ma famille. Des morts et des morts et encore des morts.

J'ai eu deux frères. Tous deux décédés par ma faute. Et si je n'en suis pas entièrement coupable, j'en porte la responsabilité.

J'ai partagé avec un autre cette caverne appelée utérus. Pendant huit mois, ma copie conforme a grandi à mes côtés. Nous entendions à l'unisson les battements de cœur de notre mère, nous nous nourrissions de son sang, flottions dans le même liquide. Nos mains, nos pieds, nos têtes se frôlaient. Aujourd'hui, les images par résonance magnétique prouvent que les jumeaux luttent pour conquérir l'espace dans le ventre maternel. C'est une guerre territoriale sans trêve ni merci où l'un des deux finit par s'imposer.

Ma mère n'a sans doute pas interprété les convulsions qui secouaient son ventre comme un combat acharné. Dans son esprit, les jumelles (elle pensait attendre des filles) cohabitaient en harmonie. Pensez-vous ! Lors d'une de ces escarmouches utérines, j'ai acculé mon frère aux confins de la matrice, où il s'est empêtré dans le cordon ombilical. Il était tombé dans le piège : à chacun de ses mouvements, le cordon se serrait un peu plus autour de son cou et l'asphyxiait.

Les combats ont pris fin quatre semaines avant terme. Ma mère était devenue à son insu le cercueil d'un de ses bébés. Pendant huit jours, elle a transporté son cadavre dans le tréfonds de ses entrailles. Les excréments de la mort ont inondé la poche amniotique et empoisonné le sang qui irriguait mes veines.

Mon frère, que j'avais terrassé dans cette lutte fœtale, a eu cependant sa vengeance : il a failli me tuer. Quand le gynécologue a examiné ma mère, venue le consulter pour une indigestion, il a entendu un seul battement de cœur qui faiblissait de seconde en seconde. Lâchant son stéthoscope, il s'est tourné vers elle :

- Nous allons devoir vous accoucher par césarienne.
- Quand ça, Docteur ?
- Sur-le-champ.

À l'hôpital, on l'a emmenée tout droit au bloc opératoire. Ils l'ont ouverte en urgence, pratiquant une incision sur son ventre pour sortir le corps tuméfié de mon frère avant de m'extraire, moi, pantelant comme un têtard dégagé de la fange.

On a dû me transfuser. J'avais été empoisonné par mon frère et il a fallu du temps pour épurer mon sang et permettre l'élimination des toxines. Je suis resté hospitalisé pendant dix-huit jours.

Au cours des six années qui me séparaient de Carlos, ma mère a fait trois fausses couches. Elle a perdu deux filles et un garçon. Aucun d'entre eux n'a dépassé les cinq mois de gestation. Obstins à concevoir un enfant qui survive au-delà des cinq mois fatidiques et qui naisse à terme, mes parents ont consulté une kyrielle de médecins et se sont soumis à une série de traitements allant des infusions aux exercices pelviens, des injections d'hormones aux douches écossaises, du contrôle de la température aux positions acrobatiques au moment de l'acte sexuel. Un de ces expédients a dû fonctionner puisque je suis venu au monde.

Mes parents sont retournés chez eux dévastés. Ma mère a plongé dans la dépression, refusant de s'occuper de moi et de me nourrir. Mon père m'a rejeté également. Entraîné au bloc opératoire dans le maelström des événements, il avait assisté à l'intervention chirurgicale au cours de laquelle son fils était né, la peau imprégnée d'une puanteur cadavérique qui l'avait dégoûté.

J'ai dormi pendant des années dans une chambre abritant deux berceaux. Mes parents avaient conservé le pyjama jaune unisexe destiné à mon frère ou à ma sœur pour sa sortie de la maternité. Ils l'avaient disposé sur ce qui aurait dû être son lit. Parfois, la nuit, ils allumaient le mobile à girafes et éléphants suspendu au plafond. Celui-ci virevoltait dans le noir, projetant ses lumières en forme d'étoiles pour distraire un berceau vide et une mère prostrée.

Ma grand-mère paternelle est venue à ma rescousse. Le jour où elle a compris à quel point mes parents me rejetaient, elle s'est installée chez nous et a entrepris de me donner le biberon, changer mes couches, m'habiller, jusqu'au moment où, au seuil de mon premier anniversaire, la nature a rendu son instinct maternel à ma mère, qui est sortie de sa longue léthargie.

Certains enfants grandissent avec des amis invisibles ; j'ai grandi avec un frère invisible. Mes parents ayant tenu à me narrer l'accouchement

fatidique par le menu, je me sentais responsable de sa mort. Pour soulager ma culpabilité, j'ai joué pendant des années avec le fantôme de mon ju-meu. J'ai partagé avec lui mes jouets, lui ai confié mes peurs et mes rêves. Je lui ai toujours ménagé une place contre moi dans mon lit. Je pouvais sentir son souffle, sa chaleur. Quand je me regardais dans la glace, je savais qu'il aurait eu les mêmes traits, la même couleur d'yeux, les mêmes cheveux, les mêmes mains que moi. Les mêmes mains ? Si une gitane en avait lu les lignes, lui aurait-elle prédit le même avenir qu'à moi ?

Mes parents le prénomèrent Juan José et moi, Juan Guillermo. Sur sa tombe minuscule, ils ont inscrit fallacieusement la même date pour sa naissance et son décès : Juan José avait péri une semaine avant de naître. Il n'était jamais né. Il n'avait jamais dépassé l'étape aquatique, le stade du poisson.

J'ai grandi dans l'obsession de mon sang. Ma grand-mère m'a rappelé à plusieurs reprises que j'avais survécu grâce à la générosité de quelques donneurs anonymes qui avaient injecté dans mon flux sanguin leurs globules rouges, leurs plaquettes, leurs leucocytes, leur hémoglobine, leur ADN, leurs soucis, leur passé, leur adrénaline, leurs cauchemars. Pendant des années, j'ai vécu avec la certitude que d'autres êtres m'habitaient, leur sang mêlé au mien.

Un jour, à l'adolescence, j'ai songé à rechercher la liste des donneurs pour les remercier de m'avoir sauvé la vie. Un oncle m'a révélé une vérité que j'aurais préféré ignorer : « Les remercier de quoi, puisqu'ils ont touché une fortune pour chaque millilitre de sang donné. » (Il faudra attendre encore des années avant que l'on interdise le commerce du sang dans notre pays.) Nul généreux sauveur, mais des gens empressés de vendre leur sang. Des seringues prélevant de corps flétris et terrassés le pétrole de la vie. Apprendre que j'avais été nourri par des mercenaires m'a causé une grande déception.

À l'âge de neuf ans, j'ai vu couler mon sang pour la première fois. Je jouais au football dans la rue avec mes amis du quartier quand le ballon a atterri chez un avocat alcoolique et divorcé qui, chaque fois qu'il descendait de voiture, laissait entrevoir un pistolet semi-automatique accroché à sa ceinture. La clôture de sa maison était recouverte de lierre et piquée de tessons

de bouteilles pour dissuader quiconque de l'enjamber. Comme il n'était jamais chez lui, je ne me suis pas gêné pour escalader le lierre en évitant les tessons de verre et grimper sur le balcon. Au retour, j'ai emprunté le même chemin sauf que, au moment de bondir sur le trottoir, j'ai senti mon pantalon se déchirer. J'ai roulé par terre et me suis relevé. Mes copains m'ont regardé, pétrifiés. Le sang s'est mis à couler à flots à travers le tissu lacéré. J'ai examiné ma jambe et découvert une profonde entaille d'où jaillissait une gerbe rouge. J'ai écarté la plaie en m'aidant de mes mains. On apercevait une matière blanchâtre. Je pensais qu'il s'agissait d'un bout de verre ou d'un objet incrusté. C'était mon fémur. Un voile noir est tombé devant mes yeux. Heureusement, une voisine est survenue à l'instant où je m'asseyais sur le trottoir, sonné, livide, une flaque carmin à mes pieds. La femme m'a soulevé, allongé à l'arrière de sa Ford 200 et emmené dans une clinique pouilleuse sur l'avenue Ermita Ixtapalapa, à dix minutes de là.

De nouveau des transfusions. De nouveau le sang d'inconnus. Encore une armée de mercenaires propulsés par les ventricules de mon cœur : prostituées, alcooliques, mères célibataires, adolescents excités en quête d'argent pour un après-midi d'hôtel, employés au chômage, maçons soucieux de nourrir leurs enfants, ouvriers cherchant à boucler leurs fins de mois, junkies en manque. La cohorte des marginaux irriguant mes artères.

Selon le chirurgien qui m'a opéré, ma blessure ressemblait à celles des toreros. Les cornes de la bête s'enfonçaient de la même manière dans la cuisse du matador, lui sectionnant l'artère fémorale. Il se trouvait que ce médecin avait été chirurgien assistant à l'arène de la Plaza México. Dans le lugubre bloc opératoire de la clinique immonde où j'avais atterri, il a su exactement comment suturer l'artère. Son habileté, jointe à la réactivité de la femme qui m'avait secouru, a permis d'éviter que ma vie ne s'échappe par ma jambe.

Je suis resté hospitalisé pendant quinze jours. La clinique ne disposait que de quatre lits, dont un a été occupé à tour de rôle par ma grand-mère, ma mère et mon frère. Des ivrognes sévèrement imbibés ou des accidentés de la route débarquaient épisodiquement. Un soir est arrivé un homme qui avait reçu trois coups de couteau dans l'abdomen et qui en a réchappé lui aussi grâce au talent du jeune chirurgien.

Carlos est resté plusieurs nuits à mon chevet, et nous en avons profité pour apprendre à mieux nous connaître. Notre différence d'âge de six ans et quelques mois avait été un obstacle à notre rapprochement, mais ces heures passées à bavarder jusqu'à l'aube ont réduit l'écart. Carlos s'assurait que ma plaie était bien drainée, que les infirmières n'oublient pas de m'administrer mes antibiotiques. Il m'aidait à aller aux toilettes, à nettoyer avec une éponge la longue entaille qui lacérait ma jambe. Il a veillé à ma guérison avec un authentique dévouement. J'ai pris alors conscience qu'avec lui aussi j'avais partagé l'obscurité cavité utérine de notre mère et que nous étions donc des compatriotes de sang. J'ai délaissé mon frère invisible, Juan José, pour mon frère visible, Carlos. J'ai découvert que mon véritable jumeau était né six ans et demi avant moi et nous sommes devenus inséparables.

Le médecin m'a interdit de porter des objets lourds, de me baisser ou de marcher, serait-ce avec des béquilles, pendant deux mois. Comme mes parents n'avaient pas les moyens de me payer un fauteuil roulant, on me juchait sur un brancard pour m'emmener jusqu'à ma salle de classe.

Le premier jour où j'ai pu me tenir sur mes jambes, je suis allé examiner la marque de sang sur le trottoir. J'ai contemplé le papillon noir esquissé par tous les sangs qui coulaient dans mon sang, témoin de la vie dont j'avais failli me vider sur le macadam.

Ma mère m'a aperçu absorbé dans la contemplation de la tache. Elle est sortie avec une cuvette, du détergent et une brosse et m'a obligé à frotter jusqu'à la disparition de toute trace. Sur le verre qui m'avait entaillé l'intérieur de la jambe, de la cuisse au mollet, est demeurée une empreinte de sang séché que même les pluies successives n'ont pu effacer.

Un an plus tard, j'ai escaladé le mur, et, muni d'un marteau, j'ai détaché le tesson de bouteille qui m'avait écharpé pour le ranger dans un tiroir. J'imagine que c'est aussi ce que font les toreros avec les cornes du taureau qui les a transpercés.

J'ai conservé une cicatrice de quarante centimètres le long de ma jambe. J'ai perdu la sensibilité dans le creux du genou, autour de la cheville et à l'extérieur du pied. L'anesthésie est moins facile à supporter que la douleur. Lorsqu'une partie de notre corps nous fait mal, au moins la sentons-nous

vivante. L'insensibilité est la quasi-certitude que quelque chose est mort en nous.

La femme qui m'a sauvé la vie ce soir-là n'était autre que la mère de celui qui, cinq ans plus tard, deviendrait mon pire ennemi, l'assassin de mon frère. J'ai été en un sens complice de ce meurtre à l'origine des disparitions en cascade qui ont décimé ma famille.

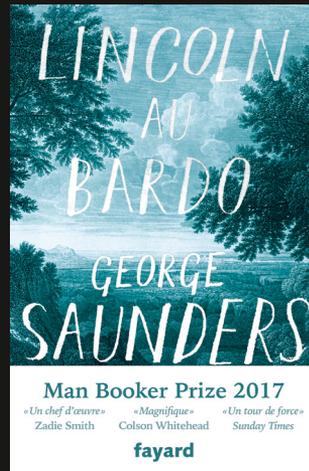
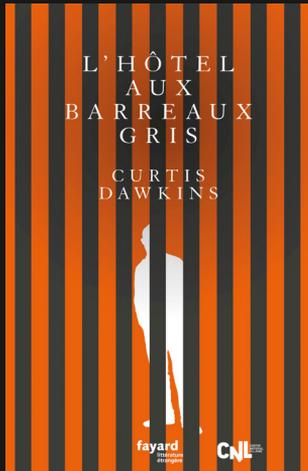
\*

Selon les croyances d'une tribu africaine, les êtres humains possèdent deux âmes : une légère et une lourde. Lorsque nous rêvons, l'âme légère quitte notre corps et déambule aux abords de la réalité ; lorsque nous perdons connaissance, c'est qu'elle s'est subitement absentée ; lorsqu'elle nous quitte pour de bon, nous devenons fous.

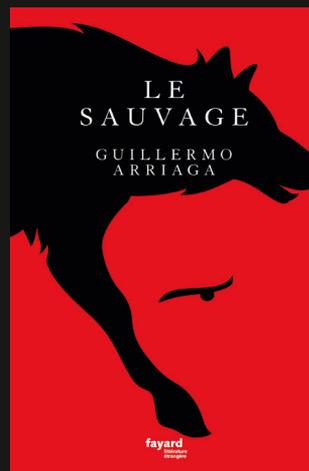
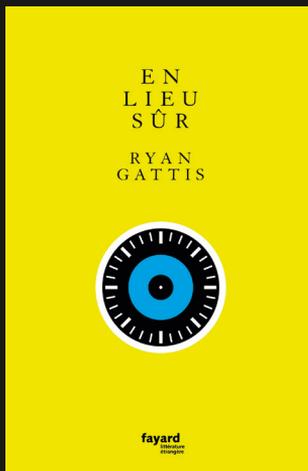
L'âme légère va et vient, contrairement à l'âme lourde, qui n'abandonne notre corps qu'au moment du trépas. Comme l'âme lourde ne connaît pas le monde extérieur, elle ignore le chemin qui mène aux territoires de la mort où elle résidera à jamais. Voilà pourquoi, trois ans avant le décès, l'âme légère entreprend une expédition de repérage. Ne sachant vers où diriger ses pas, elle grimpe sur un baobab, le premier arbre de la création, et de là-haut scrute l'horizon pour fixer son cap. Ensuite, elle rend visite à des femmes pendant leurs règles, cette période de quelques jours où elles côtoient la frontière entre la vie et la mort. Éprouvées par le sang et la douleur, elles perdent l'être qui aurait pu devenir et qui ne sera pas. Les femmes atteignent la sagesse durant la menstruation. Elles se tiennent à la lisière entre l'existence et la non-existence, ce qui leur permet d'indiquer à l'âme légère le trajet jusqu'au précipice du néant.

L'âme légère se met alors en route, parcourant des vallées, traversant des déserts, escaladant des montagnes. Au bout de plusieurs mois, elle arrive à destination et s'arrête au bord de l'abîme brumeux qu'elle contemple, sidérée. Le grand mystère se dévoile alors à ses yeux. Elle rebrousse chemin, narre en détail ce qu'elle a vu à l'âme lourde, et d'un pas résolu la guide vers la mort.

À PARAÎTRE EN 2019



JANVIER



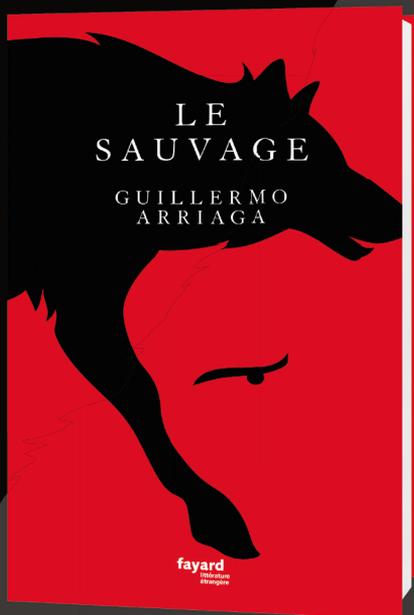
MARS

AVRIL

**fayard**  
littérature  
étrangère

EN LIBRAIRIE  
LE 17 AVRIL 2019

FORMAT :  
153 × 235  
EAN :  
978-2-21370539-2  
PRIX PROVISOIRE :  
24,50 €



### SERVICE COMMERCIAL

Katy Fenech - 01 45 49 82 38 - kfenech@editions-fayard.fr

### RELATIONS LIBRAIRES

Laurent Bertail - 01 45 49 79 77 - lbertail@editions-fayard.fr

### CONTACT PRESSE

ATTACHÉE DE PRESSE

Alina Gurdriel - 06 60 41 80 08 - ag@alinagurdriel.com

ASSISTANTE DU SERVICE DE PRESSE

Valentine Baud - 01 45 49 82 26 - vbaud@editions-fayard.fr

### EDITIONS FAYARD

13, rue du Montparnasse - 75006 Paris

Retrouvez-nous sur :  
[www.editions-fayard.fr](http://www.editions-fayard.fr)



**fayard**